

Aller au cimetière à Salé (Maroc) : les nouvelles dimensions spatiales de pratiques sociales en déclin

Pascale Philifert

▶ **To cite this version:**

Pascale Philifert. Aller au cimetière à Salé (Maroc) : les nouvelles dimensions spatiales de pratiques sociales en déclin. Espaces et sociétés (Paris, France), 2002, 108-109, pp.197-215. halshs-00519700

HAL Id: halshs-00519700
https://shs.hal.science/halshs-00519700

Submitted on 21 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Aller au cimetière à Salé (Maroc) : les nouvelles dimensions spatiales de pratiques sociales en déclin" Pascale Philifert

Espaces et Sociétés n° 108-109 « Espaces modes d'emploi », 1er semestre 2002, pp. 197-215.

Introduction[1]

Le cimetière, "une des pièces maîtresses de l'expression de la vision de la mort " (Urbain, 1989), marque fortement l'espace urbain et entretient un système complexe de correspondances avec la société et la vie quotidienne au travers de relations fortes d'ordre culturel et social. Codifiés par la tradition religieuse, la mort, le deuil et les funérailles en Islam peuvent être lus au travers des pratiques spatiales que ce soit dans l'univers domestique ou au sein des cimetières auxquels nous nous attacherons ici.

En effet, la mort est au cœur de la vie sociale musulmane, troisième étape clé du parcours humain, après la naissance et le mariage. Au moment de la mort un certain nombre d'obligations doivent être respectées et, jusqu'à maintenant, si le socle des rites s'est maintenu au Maroc des modalités nouvelles font leur apparition (cercueil, enterrement en voiture...). Cependant, selon le rituel codifié par les principes religieux le défunt doit être enterré selon les étapes suivantes : prière des derniers moments, purification du cadavre par le lavage rituel à la maison, corps enveloppé d'un linceul porté sur une civière et procession suivie à pied par un cortège d'hommes à travers la ville jusqu'au cimetière, inhumation en terre et orientation du cadavre vers La Mecque, simplicité de la tombe, prière et veillée funèbre dans la maison. Après l'enterrement, les familles, et surtout les femmes, vont revenir le troisième, le septième puis le quarantième jour après le décès ou encore lors des fêtes religieuses et tous les vendredis, jour de la visite collective aux défunts.Ce jour là le cimetière s'emplit d'une foule dense, les familles se retrouvent et s'associent aux célébrations (prières, repas sur les tombes, discussions...), entourées des mendiants, des petits vendeurs de dattes ou de bougies, des fossoyeurs, des tolba[2] et des porteurs d'eau qui arrosent les tombes selon le rituel.

Or, dans les villes marocaines, comme dans l'ensemble du monde musulman, ces liens entre les cimetières et les habitants se sont fragilisés au cours de la période récente. On assiste aujourd'hui à une mise à distance de certaines formes rituelles (visites plus épisodiques et individuelles...) et à l'expression d'usages sociaux plus ambivalents, là où, autrefois, on trouvait des pratiques fondées sur des propriétés invariantes (le cimetière comme espace de référence de la ville et proximité au quartier, marqué par un ancrage identitaire et familial, une mixité sociale et fonctionnelle, des régularités).

[1] Ce texte s'appuie sur les résultats actualisés d'une recherche entreprise dans le cadre d'un travail de thèse soutenue fin 1998 à l'Institut d'Urbanisme de Paris(P.Phillifert)

[2] Religieux souvent d'origine rurale.

Ainsi, Salé, ville côtière marocaine de près de 700.000 habitants qui connaît une croissance soutenue, est à ce titre un bon miroir, tant des transformations profondes de cette coexistence traditionnelle entre quartier et cimetière que de l'émergence des nouvelles formes d'appropriation socialement différenciées de ces espaces singuliers.

Dés le début du siècle, le cimetière de Sidi Ben Acher, premier noyau de tombes implanté à l'intérieur des remparts depuis 1030, voisinant avec des espaces de résidence, de production et de commerces et s'étendant également à l'extérieur de murailles jusqu'à la mer, apparaît dans les récits comme un des lieux urbains traditionnels de sociabilités, d'animation et d'intense activité. Ainsi, R. Beaurieux précise : « *Ici tout le monde se promène, s'assied, converse, et rit sur ces tombeaux entourés de coquillages et jonchés de sable marin. Les femmes y mènent leurs enfants en habits de fête* » (Beaurieux, 1928, p. 76). Un autre récit complète ce tableau : " *Chaque vendredi, sur cette lande, dans ce cimetière si nu d'Islam (...) se dresse, comme par miracle, un peuple vivant de statues. Ce sont les femmes qui, ce jour-là, viennent encenser les morts, causer entre elles et respirer un autre air (...). Et partout des bouquets d'enfants, jaunes, verts, rouges, (...) entassés à dix ou douze dans l'intervalle de deux pierres grises (...) sous la gaule d'un maître d'école, ils chantent des versets du Coran…* " (Tharaud, 1931, p. 89). De plus, la forte valeur symbolique et religieuse des lieux était amplifiée par la présence, depuis le XIV siècle, de la tombe de Sidi Ben Acher, un des saints patrons de la ville. Objet de culte et de pèlerinage, son mausolée faisait de cet espace un lieu public central. La renommée, la fréquentation et les usages du cimetière en étaient renforcés. Traditionnellement, c'est l'ensemble de la société urbaine qui s'y faisait enterré, renforçant l'idée d'une communauté entre les habitants de la vieille ville et une sorte d'attachement à "une identité slaouie"[3] qui renvoyait à la transmission d'un modèle culturel, à des formes de solidarités entre familles, au-delà de l'appartenance à des groupes sociaux bien distincts. Le cimetière était le prolongement spatial et "naturel" des quartiers proches et de la vie sociale et religieuse, témoin d'un destin commun (Brown, 1976).

Cependant, la colonisation, la rapidité de la croissance et l'accélération des mutations de la ville (crise des médinas) ont eu, à l'instar des autres cités marocaines, de nombreux impacts sur les liens tissés au cours du temps entre les cimetières publics musulmans[4], les habitants et le système urbain. Aujourd'hui, le cimetière de Sidi Ben Acher, à l'intérieur de l'enceinte, ne reçoit plus d'inhumations mais demeure un pôle permanent d'activités traditionnelles et quotidiennes (pèlerinage, loisirs...), notamment parce qu'il est devenu le seul espace ouvert implanté à proximité de zones densément peuplées de

[3] Habitants de Salé

[4] Il sera uniquement question ici des cimetières musulmans, de statut public, créés de manière réglementaire ou non.

la Médina. Les fonctions religieuses et de pèlerinage y sont imbriquées à des pratiques de l'espace public plus larges. Son double qui prolonge Sidi Ben Acher, le cimetière de Bab Maalqa, situé lui à l'extérieur des remparts, espace de passage et d'usages variés, n'est plus le seul lieu d'inhumation de la ville. En effet, depuis plus de 50 ans, on a assisté à une multiplication et à une dispersion des cimetières sur l'ensemble du périmètre urbain dont les limites progressent sur un territoire de plus en plus vaste. La croissance démographique et les nouvelles stratégies d'implantation urbaine des groupes sociaux ont entraîné des transformations profondes dans les équilibres préexistants. En conséquence, c'est l'ensemble des liens et des pratiques des habitants à ces espaces qui vont être modifiés.

Conjugué à des bouleversements sociétaux, l'ensemble de ces phénomènes a eu de nombreuses conséquences dont il s'agit d'analyser les différentes formes. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que le cimetière aujourd'hui est bien un lieu emblématique d'expression de nombreux changements dans la ville :

- dans les rapports des habitants à la collectivité, au lien communautaire et à la construction d'une identité urbaine (déclin des solidarités et des anciennes formes de convivialités tissées autour d'un héritage historique et de valeurs partagées, affirmation des individualités),
- dans les liens au quartier comme lieu de proximité et d'ancrage familial et urbain, (désarticulation des liens familiaux et générationnels, crise des relations sociales de voisinage, nouvelles logiques résidentielles et modifications des formes d'insertion urbaine),
- dans les formes d'appropriation de l'espace et de relation à la centralité urbaine (obsolescence des espaces historiques, transformation de la nature des cimetières, apparition de nouveaux espaces publics concurrents),
- dans les modalités d'organisation des temporalités quotidiennes en ville (progression du travail des femmes, multiplication des modes de déplacements ou a contrario absence de motorisation de certaines couches sociales, dichotomie habitat/espace rituel).

Ce sont donc les formes de ces recompositions qui seront explicitées ici au travers de l'analyse de la double nature des cimetières, comme espace rituel - en position centrale et périphérique - et comme espace public examinés successivement, dans leurs rapports avec les pratiques et le vécu quotidien des habitants.

Salé, une mosaïque de cimetières marquée par la dispersion urbaine et un certain cloisonnement social

Sur la côte Atlantique, l'agglomération bicéphale de Rabat-Salé, que l'on peut caractériser comme une ville en chantier (Jolé, 1999), se composait de plus d'un million

et demi d'habitants lors du dernier recensement de 1994. Sa population a plus que triplé depuis 20 ans passant de 156.000 habitants en 1971 à 290.000 en 1982 et 585.000 en 1994. Si Rabat demeure le lieu principal de l'emploi et de l'offre de services, Salé est restée le lieu d'habitat des plus défavorisés et le réceptacle de la population migrante. D'après le recensement de 1982, Salé est composée en grande partie de ménages aux revenus faibles ou modestes. Ainsi, les ouvriers et manœuvres représentaient 49 % de la part totale de la population active suivie par les fonctionnaires et petits employés. La part des membres des catégories intermédiaires et des CSP libérales reste faible même si elle s'accroît d'une période à l'autre.

Même si Salé connaît à l'heure actuelle un rythme de croissance ralenti (4,5%/an entre 1982/94 contre 5,8 %/an pour la période 1971/82), elle a été soumise, dès le Protectorat mais surtout à partir des années 40, à de fortes pressions démographiques (Belfquih et Fadloullah, 1986) alimentée en grande partie par l'immigration qui est restée élevée jusqu'en 1982. À cette date, 48 % des personnes résidant à Salé sont nées sur place, 27 % dans d'autres villes, 25 % dans le milieu rural. Cette arrivée par vagues successives de populations a amorcé le mouvement de destructuration du tissu ancien, de fragmentation et d'expansion spatiale bien au-delà de la ville traditionnelle ou des quartiers planifiés et équipés prévus pour cette extension. L'urbanisation s'est faite par juxtaposition de quartiers qui composent une mosaïque de lotissement privés et d'opérations publiques[5], de zones d'activités entremêlées à des bidonvilles et d'interstices non urbanisés[6]. De plus, Salé est marquée par la forte présence de secteurs d'habitat insalubre, et de quartiers clandestins (41 % de la surface urbanisée pour 45 % de la population de la ville). Cette avancée du front urbain grignote les zones maraîchères périphériques et forme une trame décousue caractérisée par le sous-équipement et le manque d'infrastructures de base.

Les cimetières vont accompagner ces processus de diffusion urbaine et l'on va assister à l'apparition progressive d'un nouveau réseau de cimetières disséminés sur un vaste territoire (cf. carte). Ainsi, alors que le cimetière est resté cantonné pendant des siècles près des remparts et des portes de la Médina, depuis la seconde moitié du XX EME siècle l'extension des zones urbaines a entraîné un éclatement des lieux de mort sur tout le territoire de l'agglomération. Intimement lié à la fondation de la ville, implanté dans le prolongement immédiat de la ville traditionnelle, tout à la fois dans et hors des remparts, le cimetière public se constitue alors en relation avec le pôle religieux (présence de la grande mosquée et de tombeaux des saints) marqué par le caractère sacré et symbolique et la centralité urbaine. À cette première phase d'implantation a succédé une multiplication et une dispersion de cimetières dans les secteurs péri-urbains

[5] Dont la dernière en date est la création d'une véritable ville nouvelle : Sala Jdida et ses 20.000logements

[6] On a recensé jusqu'à 14 bidonvilles , près de 10% de la population totale, dont certains de plus de 2000 ménages. Leur part tend cependant à diminuer avec les opérations de résorption en cours.

dominés par l'habitat illégal, précaire et auto-construit. En effet, c'est surtout dans les années 60, avec la forte accélération du processus de croissance urbaine (7,1%/ an de croissance entre les années 60-70) que les aires d'inhumation préexistantes, implantées près des douars rattachés à l'espace rural périphérique, se développent et accueillent peu à peu, autour de petits marabouts[7], des pierres tombales de plus en plus nombreuses. À l'initiative des populations qui s'installent dans ces secteurs, de vastes surfaces de sépultures se forment ainsi à l'image des quartiers qui les jouxtent et deviennent peu à peu de véritables cimetières non réglementés qui s'étendent sous la pression de la croissance urbaine. Ces cimetières "spontanés", nés sous le double sceau de la nécessité et de la proximité, grâce à l'impulsion des populations, sont aussi le signe d'une césure entre deux formes d'accès à la ville (légale/illégale) et deux modes d'appropriation des espaces de la vie sociale.
S'ils l'ont accompagnée, ils ont également été rejoints au cours de la dernière décennie par la nappe urbaine qui perturbe à présent cette coexistence ville/cimetière (saturation, concurrence et pression foncière), et les pratiques qui lui sont attachées.

Aujourd'hui Salé présente deux types d'espaces de mort historiquement et socialement marqués :
• Les cimetières de la ville traditionnelle (Bab Maalqa et Sidi Ben Acher), et les cimetières d'extension ou péri-centraux (Sidi Bel Abbès) qui ont accueilli les natifs de Salé, puis les migrants installés en Médina au moment du Protectorat, et enfin les nouvelles populations de la vague de croissance des années 60. Ils concernent plus de 420.000 habitants[8]. Jouxtant la muraille et s'étendant sur un vaste espace qui longe la mer, le cimetière de Bab Maalqa est prolongé "naturellement" à l'intérieur des murs, au sein de la Médina, par le vaste cimetière à présent désaffecté de Sidi Ben Acher[9]. Sa structure et son organisation ont été modelées en fonction de relations sociales qui unissaient la ville, les familles et leurs quartiers d'appartenance. On y enterrait la majeure partie des citadins. Le cimetière s'apparentait ainsi à un milieu où les solidarités familiales et l'ancrage historique engendraient ou renforçaient un sentiment communautaire, vecteur d'une identité slaouie**...) a précédé un processus** de paupérisation des habitants de la médina et l'arrivée dans le parc vacant de migrants ruraux et des petits centres urbains. Si cette vaste aire d'inhumation a d'abord été rattachée par son histoire à une communauté traditionnelle jusqu'à devenir un espace central de référence et d'ancrage socioculturel pour toute la ville, Bab Maalqa reflète aujourd'hui une certaine diversité sociale. Il accueille à la fois les morts des quartiers

[7] Construction accueillant la tombe des hommes saints et vénérés localement.
[8] Les habitants de chaque communes composant la ville de Salé sont rattachés à un équipement mortuaire spécifique même si la création du cimetière est considérée comme illégale.
[9] Et complété par la présence du cimetière privé et du mausolée de Sidi Ben Hassoun autre patron de la ville.

légaux constitués de couches moyennes (petite bourgeoisie citadine, commerçants, enseignants, fonctionnaires) et aisées qui ont quitté la vieille ville (pour les quartiers de Bettana ou Hay Salaam ou de Rabat) et ceux des quartiers clandestins (quartier de Tabriquet nord, Sidi Moussa...) ou encore de la médina[10], composés des couches populaires traditionnelles (ouvriers, artisans, petits fonctionnaires…).

• Les cimetières de la périphérie urbaine ou des marges rurales inclus dans le périmètre urbain présentent des profils socio-démographiques divers et prennent en compte près de 200.000 habitants. Les cimetières spontanés des communes de Laayayda (Sidi Daoui situé près du secteur de l'Oued Eddahab), nés de l'étirement du front urbain à l'est et de l'extension des quartiers de Hssaine au sud ouest, (Sidi Daoui rattaché au quartier de Kariat Oulad Moussa) sont implantés dans des quartiers dominés par les couches populaires à bas revenus, composées de migrants arrivés des campagnes mais aussi de résidants de condition modeste nés en ville et aux trajectoires résidentielles complexes. On y retrouve des ouvriers de l'industrie, du bâtiment, des petits services et des catégories professionnelles qui tirent leurs ressources de l'artisanat, du commerce ou de la fonction publique ou du maraîchage. Le cimetière Sidi Abdallah est rattaché à la commune de Bouknadel, qui connaît sans doute les taux de croissance urbaine non réglementaire les plus forts de l'agglomération. Il reçoit les inhumations d'une population issue des campagnes proches de l'agglomération et récemment établie dans des douars de la zone d'influence du cimetière, et d'une partie de la population pauvre des quartiers clandestins ou des bidonvilles situés à proximité.

On le voit la carte des cimetières reflète les processus d'évolution qu'a connus la ville, le changement social prolongeant et amplifiant le changement urbain. Si Salé présentait un visage composite au XIXéme siècle, sa forte tradition citadine fondée sur une manière spécifique d'être et de vivre en communauté l'unifiait. Celle-ci était avant tout représentée par un certain nombre de grandes familles dont les liens de parenté témoignaient d'une forte cohésion interne. Cette dernière s'exprimait par une foi raffermie, une culture et des valeurs communes (façons d'être, manières de parler, de célébrer les événements, de concevoir l'organisation spatiale et communautaire…). Ces "Gens de Salé", comme on les a souvent nommés, formaient une communauté unie où les lignées familiales, le quartier résidentiel, l'affiliation à des ordres religieux et les institutions puissantes structuraient l'édifice social urbain, pôle de prestige et d'influence. La vie collective était intense basée sur des liens de voisinage et la valorisation de la descendance. Mais cette communauté se construisait en accueillant en permanence, et pendant des siècles, des populations d'origines diverses, surtout issues des campagnes proches avec lesquelles la ville entretenait des liens économiques et qui

[10] Plus de 80.000 habitants en 1994

s'assimilaient. En parallèle, la ville défendait une culture spécifique avec ses règles propres, même si tous les slaouis n'y participaient pas. Élite (oulémas, lettrés, fonctionnaires, négociants) et masse s'entremêlaient dans une structure urbaine bien particulière. Le centre ville historique était la porte d'accès à la société urbaine et offrait un support d'identification. Dans ce contexte d'enracinement historique et culturel, les pratiques et visites au cimetière constituaient un lien fort d'affirmation des traditions et de socialisation ou même d'expression du degré de citadinité et d'intégration de chaque sphère sociale en tant qu'elle permettait la transmission d'un modèle culturel basé sur des valeurs communes et sur l'intensité des relations sociales, des réseaux d'entraide et d'interconnaissances et des manières de vivre en ville[11].

Cependant à partir des débuts de la colonisation des clivages croissants vont s'affirmer entre les groupes sociaux. Après l'Indépendance, les classes aisées, souvent issues de la lignée des vieilles familles de souche, vont peu à peu quitter la Médina pour des quartiers de Salé extra-muros ou de Rabat plus modernes. Les couches moyennes vont décliner. La société slaouie va connaître une modification de sa morphologie sociale sous l'influence de la forte croissance urbaine. Aujourd'hui, Salé est devenue une aire d'accueil privilégiée pour des catégories modestes ou à très faibles revenus originaires des campagnes ou d'autres villes du Maroc qui alimentent le processus de diffusion d'un habitat non réglementé.

En définitive, la variété de localisation des cimetières se greffe aujourd'hui sur une distribution spatiale des groupes urbains et sur l'édification d'une division sociale concomitante qui concerne le monde des vivants et, en miroir, celui des morts. Celle-ci renvoie à des catégories sociales bien intégrées à la vie de la cité, qui partagent le même système de valeurs et à d'autres plus tardivement implantées dans la sphère urbaine dont l'insertion est plus difficile.

De fait, on peut observer la profonde différence entre les cimetières de la Médina et les cimetières plus récents : les premiers sont le fruit d'une histoire et d'une géographie culturelles fortes et demeurent marqués par un enracinement urbain ancien tandis que les seconds ont épousé la rapidité des mouvements contemporains de la croissance de la ville et sa fragmentation spatiale (Navez-Bouchanine, 2001). Dans leur sillage depuis plus de 20 ans, les figures et références se brouillent, les pratiques attachées aux cimetières révèlent de profondes et complexes mutations qui poussent à s'interroger sur le déclin de la fréquentation des cimetières. De plus, à l'heure actuelle, cette nouvelle distribution spatiale des nécropoles fonde progressivement de nouveaux rapports entre populations, ville et cimetières et témoigne des difficultés d'émergence des formes

[11] Pour tenter de penser la construction de cette société urbaine je privilégie ici les travaux élaborés par l'Ecole de Chicago.

diverses d'urbanité, c'est-à-dire des modes de relations et d'échanges des hommes entre eux, au sein d'une ville en crise (Naciri, 1991).

Cimetières, quartier et territoire urbain : des relations d'un type nouveau ?

Si les cimetières sont des lieux de regroupement des morts, ils sont aussi, et peut-être avant tout, les lieux d'affirmation d'une différenciation sociale entre les vivants et le lieu d'expression des bouleversements des pratiques d'inscription spatiale au sein des territoires de la ville étendue.

Dans la société marocaine, aller au cimetière c'est tout à la fois témoigner de l'attachement aux rites funéraires et s'inscrire symboliquement et matériellement au cœur de la communauté éternellement présente. C'est aussi respecter un usage réglementé, s'insérer dans un réseau de solidarité constitué pour l'occasion (famille, voisins, amis…), et produire des dispositifs d'échanges, d'identification et d'appropriation spatiale. Après l'enterrement réservé aux hommes, les visites au cimetière ont lieu le troisième jour, puis le septième jour et enfin le quarantième au moment de la levée du deuil puis lors des fêtes religieuses. Cette triple commémoration du mort se déroule à la fois dans la maison (repas, prières) et au cimetière qui devient le lieu du souvenir et le territoire privilégié des femmes

Historiquement, la vie quotidienne inscrite dans les comportements symboliques et rituels a été fortement structurée par la visite au cimetière le vendredi : jour des femmes, mais aussi moment de réunion familiale autour de la tombe. C'est en effet durant ces temps forts que le cimetière accueillait une foule dense et apparaissait comme un lieu traditionnel de sociabilités et de côtoiement. Ces visites citadines favorisaient les rencontres, les promenades, les déjeuners et les échanges, que ce soit avec l'univers des proches ou avec les fossoyeurs, les tolba, les mendiants, les porteurs d'eau, les petits vendeurs, le petit peuple du cimetière .....

Prolongement de l'affirmation de pratiques de proximité liées au quartier, le cimetière apparaissait comme un lieu ouvert et accessible autorisant le brassage social. Aujourd'hui, si la nature du rapport à l'espace demeure complexe, la tendance constatée semble être celle du maintien des pratiques et des valeurs associées aux visites. Concentration, recueillement, émotion et évocation du défunt vont de pairs avec le souci des échanges collectifs (discussion, marchandage…). Même si les déplacements du vendredi sont influencés par les catégories sociales de rattachement des ménages, le statut professionnel, par les relations de genre, d'âge et la place tenue au sein du cadre familial (épouse, mère...).

Pourtant à regarder plus attentivement, beaucoup de choses semblent se modifier et plusieurs processus sont à l'œuvre. On assiste ainsi à des réajustements entre les obligations traditionnelles et les modes de vie en évolution rapide. Il semble en tout premier lieu que le cimetière enregistre et amplifie un changement profond qui affecte tout à la fois la durée et la fréquence des visites et met à l'épreuve le rôle traditionnel que jouaient les femmes dans la visite au cimetière. En effet, la nouvelle organisation du temps quotidien engendrée par la scolarisation et le travail des femmes entraîne des contradictions entre obligations rituelles et vie moderne et redéfinit les contours de leur rôle au sein de la société.

Ainsi, les femmes interrogées évoquent les nouvelles contraintes qui pèsent sur elles, avant tout le travail et ses horaires, et qui les empêchent de plus en plus d'aller au cimetière aussi souvent qu'elles le souhaiteraient. Les propos d'Ousna, 33 ans, qui habite le quartier de Tabriquet, et se rend au cimetière de Bab Maalqa sont évocateurs à ce titre : *" Au début de la mort de ma mère, il y a dix ans, j'allais fréquemment au cimetière. Actuellement j'y vais une fois par mois et les jours des fêtes religieuses. C'est un arrangement que j'ai trouvé car avec le travail, c'est pas très facile. Quand je le décide à l'avance, je vais le matin surtout le vendredi, je sors de la banque un peu plus tôt que d'habitude. Je ne suis pas habillée comme d'habitude, là je suis en djellaba et un foulard sur la tête. Je ne sais pas si mes frères y vont, car on ne se rencontre pas."*

D'après les témoignages recueillis dans les cimetières de Salé, le partage sexué des pratiques semble conforté - même si une rupture entre générations est à l'œuvre - et les filles plus que les garçons sont contraints d'aller le vendredi au cimetière :*"Nos garçons refusent toujours de nous accompagner, moi j'y vais toujours avec mes deux aînées. Ils disent qu'ils ne sont pas comme les filles obligés d'aller au cimetière et puis souvent ils ont leurs cours au collège",* assure cette mère interrogée à Bab Maalqa.

De surcroit, les visites du vendredi sont d'autant plus espacées dans le temps que le cimetière est éloigné des lieux de résidence. Ainsi Fatimah, médecin, 40 ans, dont la famille est enterrée à Bab Maalqa et qui habite à présent Rabat, nous précise : *"Il y a certaines familles, à Rabat moins, mais à Salé oui ce jour-là les familles vont au cimetière, voir des parents qui sont morts, et vont laver les tombes. Ma mère n'y va pas, nous on y va pas beaucoup, au début on y allait parce que j'ai perdu mon père il y a très longtemps, j'étais encore enfant, au début on y allait, on allait tous les vendredis. Comme tout est devenu loin et que tout le monde travaille, on y va surtout pendant le Ramadan, les vendredis du Ramadan on y va. Achoura on y va pas. Nos amis c'est pareil".*

En effet, pour de nombreux ménages, l'intensité des migrations s'est accrûe, et l'éloignement entre leurs lieux de résidence et le cimetière de la Médina a entraîné des modifications profondes dans la fréquentation des cimetières et la réorganisation de

certaines formes de la vie sociale. Ainsi, l'allongement des distances, mais aussi l'élargissement des aires de mobilité ont eu des impacts forts sur les navettes quotidiennes, à l'intérieur desquelles il semble parfois difficile d'inscrire les visites au cimetière le vendredi. L'éclatement de la ville en une périphérie très étendue, et la dissociation des lieux d'emploi, des lieux de résidences et la multiplication des espaces de socialisation (centre ville moderne...) rend la visite au cimetière moins périodique, plus chaotique. Dans les trajets quotidiens entre lieux d'emplois et d'habitat, elle n'est plus qu'une étape entre deux activités et non plus le moment référent de la journée. Pour les familles qui se sont éloignées des quartiers où elles étaient autrefois implantées (Médina) c'est la marque de l'affaiblissement des liens avec un territoire qui témoignait d'une proximité socio-spatiale et d'une appartenance à une lignée urbaine, au profit des relations nouées à une échelle plus grande : celle de l'agglomération. Cet élément atteste aussi l'un des aspects fondamentaux de l'évolution actuelle, c'est-à-dire la confirmation de la rupture des équilibres traditionnels entre le cimetière de Bab Maalqa et le reste de la ville.

Mais ce mouvement semble affecter inégalement les groupes sociaux, car ce souci a été plus fortement exprimé chez les femmes qui se rendent à Bab Maalqa mais qui viennent des quartiers résidentiels de Bettana, de Tabriquet ou de Hay Salaam, que chez celles qui habitent près des cimetières spontanés ou dans la Médina. . À Bab Maalqa, les habitants de la médina viennent en voisins, c'est une visite matinale et avant tout une affaire de femmes accompagnées d'enfants. Dans les cimetières de Sidi Daoui de Laayayda, de Sidi Abdallah ou de Sidi Daoui de Hssaine, les groupes viennent tous les vendredis, le plus souvent à pied du bidonville tout proche ou en charrette des quartiers clandestins ou des douars plus éloignés

Ce contraste entre familles populaires et familles issues des couches moyennes ou plus aisées trouvent une autre traduction dans les modalités de la visite au cimetière. En effet, les premières viennent en groupe tandis que les secondes optent plus souvent pour la visite au cimetière individuellement ou à deux ou trois (mère et fille par exemple) plutôt qu'en association avec les voisines ou amies comme par le passé. Pour les familles qui habitent loin du cimetière, les réseaux familiaux ou amicaux que l'on mobilisait traditionnellement pour la visite au cimetière se sont fragilisés et leur mobilisation plus difficile à mettre en oeuvre, chacun ayant ses propres rythmes quotidiens. On assiste à un relâchement des liens communautaires. Et des adaptations sont nécessaires comme l'explique Najia, 50 ans, habitant le quartier clandestin de l'Oued Eddahab, et qui doit se rendre à Sidi Daoui de Laayayda :*" Au début, après la mort de mon mari, j'allais tous les vendredis avec mes filles bien sûr, les voisines et quelques membres de la famille. Après la fin du deuil, j'allais chaque quinze jours et depuis que je travaille, je vais à chaque Aïd et trois fois par an. Mes filles vont à ma place. ... Mes voisines restent avec moi et bien sûr je vais avec elles à mon tour ""*

Mais les différences de pratiques ne sont pas uniquement le fait du niveau d'insertion économique et social et de l'éloignement, elles sont aussi l'expression des valeurs qu'accordent les familles à la religion et à la mort ou aux rites. Ainsi, dans certains bidonvilles, les familles qui se réfèrent à l'Islam le plus strict nous ont dit ne pas se rendre au cimetière.

Au total, plusieurs aspects prédominent. D'une part, s'affirme le respect d'une présence hebdomadaire au cimetière qui est le fait d'une population pauvre, peu mobile, aux trajectoires de faible amplitude à l'intérieur des espaces du quartier, caractérisée par un enracinement et un ancrage territorial forts du point de vue des pratiques et qui développe des propres réseaux sociaux de proximité. Ici, la féminisation, le regroupement familial et l'ancrage local restent les caractères prédominants de la visite, élément constant et majeur de la vie sociale et communautaire. En contrepoint, se dessine une crise de la fréquentation du cimetière au sein des classes plus aisées qui se traduit par une variation d'intensité des usages, une perte de l'attachement effectif au quartier d'origine, un détachement par rapport à un réseau de connaissances ancien. Pour les classes plus modestes, éloignées du cimetière, le problème de la faible motorisation individuelle et la crise de transports publics entravent la mobilité quotidienne et remodèlent les temporalités des pratiques sociales attachées à la tradition. En définitive et à l'heure actuelle, même si la pratique reste marquée par la tradition, il nous semble que plusieurs conduites liées aux visites rituelles sont perceptibles ; l'une issues des couches populaires urbaines que l'on rencontre dans les cimetières des communes de Laayayda, Hssaine, Bouknadel maintient une vie sociale forte centrée sur les femmes et les pratiques communautaires, l'autre tendance, celle des couches plus aisées mais aussi celle des couches de type intermédiaire, hésite entre deux modes d'expression des pratiques et adoptent une attitude ambivalente. Tout en exprimant leur attachement au devoir religieux, elles adaptent leurs comportements et les modalités de la visite du vendredi changent. On assiste ainsi à l'altération d'une solidarité générationnelle et collective et à l'affirmation d'un individualisme[12]. Les liens forts et quasi intangibles entre lieux de vie et lieux de mort se disloquent progressivement.

Plus globalement, les processus engendrés par la fragmentation urbaine ont eu trois conséquences majeures : un changement au sein des conduites urbaines traditionnelles (plus grande indépendance par rapport aux modèles religieux, au groupe d'appartenance), mais aussi la permanence d'un grand nombre de conduites héritées du monde rural (repli sur l'espace quotidien, respect des conduites rituelles) et une « occidentalisation » des comportements qui se traduit, par exemple, par un refuge au

[12]Attestée également par l'affirmation d'une nouvelle typologie des tombes : rehaussées, décorées….

sein de la sphère de la famille stricte, par la dislocation des réseaux de relations traditionnelles et plus distendues avec l'espace urbain originel de la Médina.

Le cimetière comme espace vert ou l'adaptation des usages au contexte de métropolitain.

Si les cimetières en activité sont le support d'usages sociaux contrastés qui ont pour socle le rituel attaché au deuil, au souvenir du défunt, des pratiques collectives (flux et passage, échanges divers) liées à leur situation urbaine s'y déploient dans la journée, tandis que les cimetières désaffectés deviennent les lieux d'une certaine distanciation avec la mort, et le territoire d'une appropriation collective qui revêt des formes multiples.

Les cimetières encore en usage, sont souvent au centre du dispositif de circulation des quartiers qui les environnent, prolongement du quartier et espace quotidien de passage et d'échanges, ils résonnent du mouvement des pulsions urbaines[13]. À Bab Maalqa, où elles sont les plus nombreuses, les traversées pédestres à l'intérieur du cimetière sont quotidiennes depuis les portes et les quartiers d'habitat de la médina et du quartier de Sidi Moussa, jusqu'aux marges de la ville où les flux convergent vers la plage et depuis l'oued vers Rabat. Les cheminements féminins sont liés à la nécessité de se rendre aux souks pour les achats, tandis que les flux masculins sont liés à l'obligation de rejoindre les lieux de travail. C'est un flot continu tout au long de la journée qui va et vient au sein du cimetière : adolescents en groupe, couples, femmes avec enfants, pêcheurs, hommes à motocyclette ...

Quant au cimetière désaffecté de Sidi Ben Acher qui s'étend sur 18 ha à l'intérieur des remparts, il est sans doute un des endroits les plus fréquentés de la Médina, Son marabout est le pôle central d'activités et d'attraction fondamentale du site. Lieu traditionnel de pèlerinage, il fonctionne en inter-relation avec le cimetière désaffecté qui l'entoure, cerné par les remparts et les voies contournant la Médina et à proximité du cimetière de Bab Maalqa. La charge historique, religieuse et symbolique du lieu ainsi que la situation du sanctuaire au sein du plus grand espace vide de la Médina contribuent à faire de ce site un espace de référence global. Espace ouvert de détente collective, d'exposition publique et de côtoiement de l'ensemble des couches sociales, c'est un haut lieu de rassemblement, de promenades, de visites, et creuset de multiples pratiques localisées. Les modes d'utilisation varient selon les heures de la journée et les jours de la semaine, transformant l'étendue en un vaste espace public, surtout à partir du mercredi, avec des flux plus importants le vendredi et le week-end, et qui se concentrent

[13] La construction récente de murs a cependant réduit les flux.

l'après-midi. C'est le lieu d'articulation de différentes pratiques : les mendiants y abondent, les femmes y affluent, les étudiants révisent leurs examens, les familles s'y arrêtent... . L'aire d'attraction de ce cimetière désaffecté dépasse la seule sphère de la Médina ou des quartiers proches, pour s'ouvrir sur un ensemble urbain plus vaste. Même si on y vient de façon préférentielle des quartiers proches, le rôle du sanctuaire va bien au-delà et aimante une population de provenance plus lointaine (parfois en dehors de l'agglomération de Rabat Salé). Et l'analyse des cimetières de Salé tend à prouver qu'il détient une place à part dans la vieille dichotomie espace traditionnel/espace moderne, un espace qui se renouvelle en somme (Philifert, 1998)[14]. Car, à Sidi Ben Acher comme dans bien d'autres lieux traditionnels, des projets de changement d'usage sont à l'œuvre, comme l'a indiqué J. Métral *"les espaces publics traditionnels, produits en partie par le communautaire, sont en recomposition"* (Métral, 1998). Depuis quelques années, certains acteurs (Préfecture, Agence Urbaine...) réfléchissent à l'idée de transformation du vaste cimetière désaffecté depuis plus de 50 ans[15], en espace vert ou en jardin public. Au travers d'aménagements spécifiques, le paysage ainsi créé serait conçu pour permettre une nouvelle identification au lieu, en escamotant la référence à la mort. Ces desseins, même s'il reste à l'état d'esquisses, préfigurent un changement de fond dans la manière d'appréhender les espaces traditionnels liés au quartier ou à la ville ancienne. Ils visent en effet à modifier radicalement les pratiques antérieures de proximité largement indifférenciées dans l'espace, à encadrer et à canaliser les usages dans des espaces découpés en unités autonomes marquées par des dispositifs matériels précis (banc, arbres, route bitumée...) et affectées à des activités tournées vers la sphère des loisirs (circulation, jeux, repos…). C'est une véritable spécialisation de l'espace public qui se dessine et vise à promouvoir des actions émanant du secteur privé : restaurants, cafés, boutiques, lieux de concerts qui pourraient être installés dans les murailles dressées face à la mer.

Cet espace remodelé pourrait ainsi entrer en concurrence avec les nouveaux lieux publics prisés et identifiés, notamment par les jeunes et les couches sociales ascendantes : les boulevards, les cafés-terrasses du centre ville moderne, voire même les nouvelles surfaces commerciales implantées depuis quelques années à Rabat[17]. Ces nouvelles centralités plus diffuses dans le tissu urbain sont les nouveaux lieux d'échanges et d'expression de soi.

On assiste donc à ce qui semble être une volonté d'adaptation des espaces publics au contexte de métropolisation et à l'émergence de nouvelles couches sociales soucieuses

[14].Même si d'ordinaire il n'apparaît que très rarement dans la trilogie classique des lieux traditionnels que sont le hammam, le souk et la mosquée (Carlier, 2000)

[15]Selon la loi musulmane, on peut enterrer à nouveau dans un cimetière après une période de 40 à 50 ans.

[16] Ce processus de transformation est à l'œuvre depuis longtemps à Casablanca ou à Rabat.

[17] L'analyse des usages actuels des espaces publics contemporains reste à faire pour le Maroc.

de profiter d'une gamme variée de loisirs qui croisent détente et fonctions commerciales, favorisant une nouvelle forme d'urbanité. En ce sens, un espace public non aménagé ne répondrait plus, selon certains professionnels de l'aménagement, aux exigences d'une métropole moderne et à la revendication de certaines de ses couches sociales marquées par l'évolution des modes de vie et des mentalités. De plus, il s'agirait d'attirer les touristes en proposant dans un environnement qui renvoie à l'histoire culturelle et religieuse de la ville, un beau site maritime qui pourrait servir d'écrin à un espace marchand.

Cette volonté d'abandonner des formes liées à la tradition de la ville marquerait la fin des liens étroits qui unissaient, dans les usages des habitants, cimetière désaffecté et cimetière en activité tout proche (circulations, visites croisées...).

Ce qui s'affirme, c'est bien la volonté d'encadrer les pratiques populaires variées dont cet espace public est porteur, et la volonté d'ouvrir le lieu à d'autres catégories sociales de l'agglomération, en créant une sorte de pôle de centralité tourné autour des loisirs dans un des derniers espaces libres de la ville dense. En cela, les aménagements proposés tendent à réguler le caractère informel des activités et à limiter l'ancrage populaire qui dominait auparavant. Cependant, des résistances se font jour ; les habitants émettent des réserves face aux changements d'identité et aux nouvelles appropriations du lieu que ce projet suppose et la communauté religieuse des oulémas[18] a longtemps résisté à cette dépossession et à cette banalisation d'un espace qu'elle considère comme empreint d'une nature religieuse forte.

Comme pour les cimetières en activité, le cimetière désaffecté de Sidi Ben Acher demeure au cœur des interactions sociales et des processus d'échanges, d'identification et d'intégration collective ou communautaire, attachés aux espaces de proximité. Il est porteur de pratiques socioculturelles différenciées, et exprime une familiarité des habitants avec ce territoire, tout en étant aussi le révélateur de nouveaux modes de vie et des contradictions internes de la ville. Cependant, les changements récents semblent traduire une adaptation des formes plutôt qu'une rupture radicale et opèrent une reformulation des bases de l'échange entre ville et cimetière.

Conclusion

Le cimetière est partie prenante de la recomposition sociale de l'espace de la ville, et les phénomènes d'émergence et de réorganisation des rapports entre ville et habitants y sont à l'œuvre à plus d'un titre. En effet, les cimetières de Salé sont en voie de transformation rapide sous l'impulsion de l'extension de la ville, des nouveaux modes de gestion

[18] Religieux qui font respecter les préceptes coraniques

urbaine, du poids des mobilités et de la montée de l'individualisme. La place de ces espaces dans la ville comme espace collectif et lieu identitaire se modifie, alors que, dans le même temps, les cimetières apparaissent comme révélateurs d'une adaptation des populations urbaines à des modèles contemporains qui privilégient l'individualisme, même s'il existe bien des résistances à celui-ci, notamment dans la sphère religieuse et populaire.

En définitive, la modernisation de la société marocaine et la croissance urbaine de Salé ont entraîné l'émergence de plusieurs phénomènes :

- un affaiblissement des relations familiales et de proximité par rapport aux espaces centraux (cimetières originels de Médina) doublée d'une atténuation de l'identification sociale et de l'appropriation du cimetière par les classes aisées ou intermédiaires.

En prolongement de ce processus, on assiste à une banalisation des lieux avec des changements d'usage programmés par les politiques urbaines. Ainsi, sont évoqués de nouveaux projets soit de périphérisation des cimetières (appuyés sur les capacités de mobilités nouvelles des couches moyennes) soit d'aménagement des cimetières désaffectés en espaces verts aux vocations renouvelées : espaces commerciaux ou de loisirs destinés aux populations de toute l'agglomération.

- le resserrement des espaces périphériques (cimetières illégaux attachés aux quartiers clandestins et de bidonvilles) autour de la notion de voisinage, prolongement des espaces d'habitat du quartier et lieu d'ancrage social de populations défavorisées peu mobiles et qui maintiennent ces lieux en tant que support de pratiques de sociabilité et de regroupement ritualisés.

Références bibliographiques

BEAURIEUX R. (1928), *Rabat, guide sentimental*, Rabat, Ed. Moncho.

BELFQUIH M., FADLOULLAH A. (1986), *Mécanisme et formes de croissance urbaine au Maroc, cas de l'agglomération de Rabat -Salé,* Rabat, Ed. El Maârif.

BROWN K. (1976), *People of Salé, tradition and change in a Moroccan society 1830-1930,* Manchester, Manchester University Press.

CARLIER O. (1998), Le hammam maghrébin, héritages séculaires et acculturation à la modernité (XIXe-XXe siècles), in OSSMAN S. (éd.), *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre*, Paris, CNRS Editions

JOLE M. (1999), Rabat-Salé trente ans après, *Urbanisme* n°308.

METRAL J. (1997), Reprendre et prendre la parole aujourd'hui, dans les villes du monde arabo-musulman, in DAVIS-TAIEB H., BEKKAR R. et DAVID J.-C..(éd.), *Espaces publics, paroles publiques au Maghreb et au Machrek*., Paris, l'Harmattan.

NACIRI M. (1991), Succès de la ville, crise de l'urbanité, in *Espaces et Sociétés* n°65, Paris, l'Harmattan.

NAVEZ-BOUCHANINE F. (1996), De l'espace fragmenté comme ressource in L. VOYE (éd.), *Ville. et transactions sociales, Hommage au professeur J. Rémy,* Paris, l'Harmattan.

PHILIFERT P. (1998), *L'Espace de la mort à Salé (Maroc), entre permanence et mutation. L'émergence de nouvelles relations entre les cimetières et la ville*.,Thèse sous la direction de J.P. Frey et G. Knaebel, IUP-Paris XII Créteil.

THARAUD J. et J. (1931) *Rabat ou les heures marocaines,* Paris, Plon

URBAIN J.D. (1989). *L'Archipel des morts,* Paris, Plon.

Résumé :
Cet article propose une réflexion sur les processus complexes par lesquels le cimetière, longtemps considéré comme espace public traditionnel ancré dans la vie de quartier de la ville de Salé (Maroc), et au cœur de pratiques socioculturelles et religieuses à fort ancrage communautaire se transforme. Si des changements au sein de la société urbaine marocaine sont à l'œuvre sous la pression de l'éclatement spatial, des mobilités inter-urbaines, du travail des femmes, de la montée de l'individualisme et de la modernisation en général, le cimetière n'en demeure pas moins le lieu de l'expression de pratiques sociales qui ont pour socle la proximité spatiale et l'ancrage local.

Abstract : Going to the cemetery in Salé (Morocco) the new spatial dimensions of social declining practices.
This paper offers a new understanding of the complex phenomenous that triggered the transformation of the cemetery in Salé (Morocco) from traditional public space deeply set in neighbourhood practices to a more complex space linked to distanciated practices. This transformation echoes numerous changes taking place within morocco's urban society, such as spatial fragmentation, inter urban mobility, women's access to the work force, the rise of individualism. Despite these trends, the cemetery remains a

stage for the expression of social practices based on spatial proximity and local belonging.

Mots clés : cimetières Maroc urbanisme Rabat Salé